



## Discours du 15 août 2024

### 80<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement de Provence

L'hommage que nous rendons aujourd'hui à nos Commandos d'Afrique, empreint de solennité, est aussi un moment de recueillement pour les nombreuses familles qui n'ont pas oublié leurs glorieux parents ; et qui à l'occasion du 80<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement de Provence, ont tenu à se rassembler à la mémoire de Pierre Velsch, de Jo Bonnet, du commandant Bonin, de M. Barillet, M. Cosnard, M. Haurou, M. de Castelneau, M. Guillaume, M. Jeannerot, M. Mercier, M. Moreau, M. Salmon et Durupty. Votre présence nous honore et leur fait plaisir, j'en suis sûr !

Je n'oublierai pas M. Jean-Marie Faraggi également fidèle de nos rassemblements, dont le père a rempli un rôle aussi déterminant que secret dans la réussite du « chantier du Cap Nègre », comme ils se plaisaient à l'appeler.

Ni d'évoquer la présence palpable de tous les Commandos qui sont certainement quelque part au-dessus de nous, dans nos rangs, parmi les familles de leurs frères d'armes et de baroud ... et celle des Résistants, dont les noms sont gravés sur la stèle du souvenir. Tant ce lieu est marqué de leurs hautes figures. Et par leur sacrifice.

Votre présence, leur présence, dans nos mémoires et dans nos cœurs, font la grandeur de notre réunion patriotique du 15 août.

Mesdames et Messieurs les portes drapeaux, Présidents et membres des Associations Patriotiques en ce jour commémoratif du 80<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement de Provence, qui pour nous Lavandouraines Lavandourains, correspond à la libération de notre village, et revêt une signification particulière avec le coup de force, l'exploit accompli ici par les Commandos d'Afrique avec la prise « de vive force » des fortifications du Cap Nègre, je tiens à vous associer tout particulièrement à ce témoignage.

Vous, qui infatigablement, nous accompagnez avec fidélité et ferveur dans nos devoirs de mémoire ; qui portez celle de nos Vétérans ; qui faites briller fièrement nos couleurs et l'enseigne du Groupe des Commandos ; vous, qui avez partagé tant de rassemblements avec ces héros, dont nous avons recueilli ensemble les récits, des heures de gloire et de

souffrance, de joie et de fierté, aussi, dont nous avons hérité de la « mentalité Commandos ».

C'est à vous tous que nous devons que cette flamme patriotique ne s'éteigne pas ; vous qui veillez à en entretenir la lumière.

Vous êtes les dépositaires, les exécuteurs testamentaires, les passeurs de mémoire de l'épopée des Commandos d'Afrique.

Et puisque ce jour du 15 août est leur heure de gloire, leur fête, un temps heureux, nous allons faire « comme si »... Surtout, ne rien changer – Les rires, les chansons de corps de garde, le déjeuner avec le rituel de l'anisette... Et nous chanterons « les Africains ».

Il ne manquera rien de la tradition ; comme s'ils étaient là... d'autant plus facile, qu'ils sont là... fringants, altiers, gouailleurs, fraternels, immenses.

Et ce récit de l'assaut du Cap Nègre, si souvent relaté, nous le respecterons dans son « jus »... on ne s'en lasse pas. Et à dire vrai, je crois que les Commandos sont venus un peu pour cela : pour vérifier que rien n'est oublié. Ils y tiennent .... Le bouc, leur mascotte, tout, il ne manquera rien. Le pied arraché, la rigolade, quoi ! Car les Commandos d'Afrique, c'est aussi cela.

Ces hommes, nous les avons aimés, admirés pour leur force, leur sens du Devoir, adorés pour leurs faiblesses parce qu'au-delà de leur grandeur, la plus importante des grandeurs est qu'ils n'étaient que des hommes capables d'exploits, comme tous les hommes, lorsqu'ils portent un idéal.

Tenons-nous bien : ils nous regardent.

Ça y est, ils y sont.

Sitôt l'abattant métallique du L.C.A abaissé, un à un, ils se sont lancés hors de la barge de débarquement – Dans la nuit noire. En file indienne. Souples comme des panthères, malgré le lourd paquetage d'explosifs et de minutions. Derrière le capitaine Ducournau, l'élève de Saint-Cyr, qui les emmène au « bal ». Les hommes du 1<sup>er</sup> commando prennent pied sur les rochers de l'éboulis, au pied de la sinistre et vertigineuse falaise qu'il va falloir escalader – Silencieusement – Pour tenter de surprendre l'ennemi, de neutraliser les canons, tout en haut du promontoire, tapis sous les casemates bétonnées.

Cette mission impossible, conçue par un stratège génial ou par un esprit dérangé, c'est pour eux, les Commandos d'Afrique – Mais ils ont beau se compter et se recompter .... Ils

ne sont que 35 démons de guerre, au pied de l'objectif au lieu des 60 prévus initialement. Le reste du détachement a raté la cible. Inutile de les attendre. Il faut monter au combat.

Le « chantier », ils l'ont seulement découvert la veille, à Propriano. Alors qu'ils s'attendaient – un peu déçus – à être expédiés en première ligne dans les Balkans. Cette mission suicide, ils l'ont tous acceptée – Ils l'ont reçue comme un cadeau : ils seront les premiers à débarquer en Provence. Et de son succès dépend la réussite de l'opération Dragoon toute entière. Le Lieutenant-colonel Bouvet la leur a présentée comme un honneur – Comme une magnifique preuve de confiance qu'il est allé arracher au Quartier Général Allié de Naples. Ses hommes sont aguerris, intrépides, capables d'affronter n'importe quelle situation de combat, et seront fiers d'être les premiers à se faire tuer pour libérer le Sud de la France. Avec l'acceptation, dès l'origine, du sacrifice. Simple et totale. Portée par l'idéal fait de patriotisme, ce sentiment de devoir dans l'amitié fraternelle.

Pourtant, cette « mère Patrie », si exigeante des vies de ses enfants pour recouvrer la liberté, la plupart la découvrent. Bien peu ont foulé son sol métropolitain – Cette bande de volontaires, de têtes brûlées, rassemble tous ceux que l'armée régulière n'a pas encore intégrés – Les « pieds-noirs », bien sûr, mais aussi les évadés de la France occupée, passés par l'Espagne, les rescapés des Corps Francs dissous, les engagés des « bleds » et du désert, les Tabors Marocains, les Tirailleurs d'Afrique, les anciens Légionnaires ... Français libres de Brosset, coloniaux de Magnan, Africains de Monsabert, goumiers de Guillaume... Ils sont de toutes origines, de toutes confessions... Chrétiens, juifs, musulmans, coptes ; de tous rangs, bergers des Aurès, Officiers d'active, simples civils, fondus dans le même creuset d'une unité d'élite vouée à percer les lignes ennemies. Là où personne ne les attend, là où personne ne veut risquer sa peau – Bouvet est sûr d'eux – Ce sont les meilleurs parmi les meilleurs. Il a poussé leur entraînement à l'extrême pour affronter n'importe quelle situation ; jusqu'à la limite de l'endurance humaine, depuis le serment de la plage de Sidi Ferruch, en décembre 1943.

Le Cap Nègre fait partie de ces objectifs réputés imprenables. Un « gros morceau » - Mais lui sait qu'ils en sont capables – Tant ils se sont aguerris au fil des exercices à balles réelles, au maniement de toutes les armes, à l'infiltration derrière les lignes Allemandes, au parachutisme comme à l'escalade et aux opérations amphibies, aux tyroliennes et aux « ponts de singes ». Ces jeunes volontaires pour l'enfer ont tout appris : ils savent tuer les sentinelles en silence, dynamiter les redoutes, percer les lignes et déjouer les champs de mines. Bouvet les a transformés, en quelques mois en véritables machines de guerre, capables de s'adapter à toutes les adversités, à prendre les initiatives les plus folles : capables de se battre à un contre cent- Il est sûr d'eux, depuis qu'il leur a remis l'insigne

du Commando : le croissant couronné de la voile latine frappée de l'étoile d'or – sur la plage de Staoueli où le « cirque Bouvet » a poussé leur entraînement au-delà du supportable, pour ne conserver que les meilleurs. Georges-Régis Bouvet qu'il vénèrent. Bouvet qui les a soudés par-delà leur diversité – Et surtout, qui leur a inculqué le sens de l'improvisation, l'intelligence de déjouer les pièges et la capacité de renverser une situation précaire en véritable option de victoire – L'esprit Commando. « Je ne connais qu'une seule fuite : la fuite en avant ».

« Lorsque vous serez encerclés, laissez-leur croire qu'ils vous tiennent, puis renversez la situation par la puissance de feu, et foutez-leur sur la gueule. C'est vous qui les capturerez ». Le mental !

Ces techniques de pénétrations silencieuses, de combat rapproché, de corps à corps, ils les ont éprouvées à Pianosa et sur l'île d'Elbe. Forcément, il y a de la « casse », mais ceux dont la devise est « sans pitié », savent que cette nuit encore, il n'y aura pas de prisonniers – Qu'une fois là-haut, il faudra les tuer tous, pour atteindre les sinistres canons de marine qu'ils doivent à tout prix faire sauter ; avant que le jour ne se lève et ne dévoile les 2120 bateaux, dont 400 navires de guerre, qui croisent au large, et vont projeter 400 000 combattants sur les rivages de Provence – Avant l'heure H ... 8h du matin.

Tout repose désormais sur 35 hommes et sur les 600 commandos qui progressent déjà vers le rivage – sur la Roméo Force – Sur la détermination et le sens du sacrifice de ces soldats qui méritaient bien que le Vieux Lion leur passe leurs facéties de 18 ans. Leur indiscipline souvent, leur insubordination parfois. Qu'il les « couvre » lors de leurs incessantes bagarres dans les bars d'Alger, leurs razzias sur les stocks de cigarettes et de Whisky Américains, ou leur retard à l'appel, lorsqu'ils ont « fait le mur » pour une virée de débauche – Ceux qui sont voués à mourir ont le droit à des écarts de conduites dans les moments de détente – Et Bouvet ne leur a rien caché de ce qu'ils doivent affronter : neutraliser les batteries du Cap Nègre ne sera pas une partie de plaisir. L'honneur de laisser un homme sur deux dans ce coup de force leur revient. Ils savent que c'est le prix à payer pour que le gros des troupes qui vont débarquer au Canadel pour « verrouiller » le flanc Ouest du débarquement, y parviennent sans trop de pertes, et que les 250.000 Français qui attendent au large aient une chance d'arriver jusqu'aux plages du débarquement, avant que leur navire ne soit coulé.

Oui, mais voilà : tout est allé de travers. Le Commandant Rigaud et l'Enseigne de Vaisseau Johnson, en avant-garde sur leur rubber-boat électrique pour « marquer » la plage, ont disparu dans la nuit – leur signal lumineux est resté invisible du large – Et puis le « rubber » tracté par le L.C.A de Jeannerot s'est rempli d'eau. Il a fallu repêcher les hommes qui ont perdu leur équipement – les deux groupes de protection qui se perdent eux-aussi dans la

nuits... Du Belloc et Texier sont bien quelque part le long de la côte, mais où ? Jusqu'au barreur Canadien qui a raté son cap : une erreur d'azimut qui a failli tout changer - Renoncer ? Pas pour eux. Le capitaine Ducournau a su se montrer convaincant avec leur homme de barre : un colt 45 posé sur la tempe, ça n'est pas très « correct » entre alliés - mais ça motive - Ils sont venus pour le grand Baroud, et ils l'auront.

A présent, les voilà regroupés au pied de la falaise. Exaltation de l'attaque. Du moment de vérité. Avec l'émotion des senteurs familières de Méditerranée, de ces pins qui embaument et leur rappellent « là-bas ». Visages passés au noir de suif, casque de combat, mitraillette Thompson à la bretelle, et le lourd sac à dos qu'il faut hisser tout là-haut. Daboussy sait ce qu'il a à faire - Il s'élanche contre la paroi, harnaché des deux lourds cordages de chanvre - Il cherche ses prises à mains nues, plante la pointe de ses Rangers dans la moindre saillie de rocher, s'ingénie à trouver à tâtons la plus infime faille qui lui permettrait de progresser plus vite.

Les autres attendent et espèrent, dans un silence total - Tout juste caressé par le bruissement des vaguelettes qui viennent mourir contre les rochers. Surtout, pas un bruit !

Cette nuit du 15 août est torride. Ils prient pour un dieu différent, mais récitent la même supplique - Pourvu que le varappeur du Club Alpin d'Alger ne butte pas sur une patrouille Allemande, où qu'il ne se fasse pas piéger par les réseaux de grenades et de lance-flammes dont la maquette a reproduit les moindres détails transmis par la Résistance !..

Il leur faut la « baraka ». Ça fait partie du paquetage !

Aucun d'entre eux ne peut savoir que la baraka a un nom. Qu'à quelques dizaines de mètres, dans la bastide assoupie qui se dessine sur la crête, un ange-gardien a déjà facilité leur progression - Là, dans la vaste demeure silencieuse, André Faraggi a donné un bien curieux souper aux officiers Allemands. Un copieux repas de fête, en ces temps de rationnement. Qui s'est terminé, en guise de « cerise sur le gâteau » par le ligotage de tout l'Etat Major Allemand du Cap Nègre - Et son exclamation d'anthologie : « Messieurs, à présent, vous êtes mes prisonniers » ! Le Commandant Faraggi, l'industriel familial des officiers ennemis, avec lesquels il converse dans un Allemand parfait, a retrouvé son uniforme de pilote de l'escadrille des cigognes et son véritable rôle de responsable des services spéciaux de l'Armée Française. Lui, l'Agent Secret, qui emmenait parfois le petit Jean-Marie à la pêche de nuit, avec la bénédiction des occupants qu'il avait amadoué, pour remettre ses messages au sous-marin de liaison avec Alger... Gonflé !... Lui qui savait la signification des messages codés : « Gaby va se coucher dans l'herbe », « Nancy a le torticolis », « le chasseur est affamé » - Un des rares, à part l'Abbé Hélin, à savoir que ce sera pour minuit.

Le voilà à présent à la manœuvre, qui désactive les pièges mortels sur le chemin de ronde, qui neutralise les lance-flammes automatiques, et qui expédie dans le vide les rouleaux de cordage pour les libérateurs – Qu'ils ne verront pas !

Tout là-haut, Daboussy a trouvé une bonne prise – Il amarre solidement la corde à une souche de genévrier, puis lance le cordage dans le vide.

Enfin ! les commandos s'en emparent, et les hommes s'alignent sur la paroi, pour escalader les 100 mètres d'à-pic. Ducournau exulte. 0h30 : ils vont peut-être rattraper leur retard.

Un léger claquement dans le silence, et tout s'effondre.

Tout à coup, une fusée jaune-orangé éclate dans la nuit et descend sur leur droite, lentement ... une éternité – A présent, on y voit comme en plein jour - Et immédiatement, le crépitement des schmeissers, l'explosion des grenades qui dévalent la paroi – Ils sont découverts. D'interminables seconde s'écoulent, où les commandos se sont immobilisés le long du filin rugueux, incapables de trouver le moindre abri. Ils savent que leur unique chance de survie tient à leur silence et au tombant abrupt qui empêche les ennemis de les voir. Si l'un d'entre eux dévisse, ç'en est fini de leur aventure – Coincés entre le rocher et la mer, pas un n'en réchappera.

Les cris des « Feldgraus » redoublent. Les tirs au jugé s'éternisent. Les déflagrations se succèdent – Et alors que la fusée éclairante vient mourir dans l'eau, le silence qui retombe. Contre toute attente.

Aucun d'entre eux ne peut imaginer que le groupe de l'Adjudant-chef Noël Texier lui aussi égaré dans l'obscurité, a été accroché lors de son attaque improvisée sur le flanc Est du cap Nègre – Et que Texier a été éventré par les éclats de grenade – Qu'il a chuté le long des rochers, et qu'il expire sans un cri, au pied du talus – Là, à quelques dizaines de mètres d'eux – Que son sacrifice silencieux malgré l'atroce douleur, leur a sauvé la vie, autant que celle de la vingtaine d'hommes qu'il menait au combat. Texier, le premier tué du Débarquement de Provence.

Fausse alerte – De nouveau la nuit et le silence. Vingt minutes cramponnés aux cordes d'escalade, les doigts tétanisés, les muscles douloureux – L'ascension reprend.

A présent, les défenseurs sont sur leurs gardes – Il n'y a plus une seconde à perdre Ducournau a attrapé la main de Daboussy qui le propulse sur le chemin de ronde, rejoint la main suivante et les lance dans la dernière progression – Plus commode, cette-fois – Un à un, les commandos se sont regroupés pour la phase la plus folle : l'attaque de la position.

1h30. A bout de forces, ils tentent à présent d'évaluer la distance qui les sépare des fortifications et de visualiser le théâtre d'opération « on n'y voit rien, dans ce trou » marmonne le Capitaine – Une seconde fusée éclairante leur offre opportunément le spectacle grandiose et apocalyptique du chantier final – Les Feldgraus ont voulu s'assurer une dernière fois que tout danger était écarté, et leur ont donné une vision compétente de la forteresse.

Ils devinent les arbres déchiquetés, l'entrelacs de barbelés épars, les chevaux de frise fracassés, les cratères creusés par les bombardements Alliés, qui ont lâché les 94 tonnes de bombes. Un « carpet bombing » pile sur l'objectif – Et les trois rais de lumière qui percent par les meurtrières des bunkers. Ils repèrent les canons : deux pièces de 77 ont remplacé les trois canons de 155 – Du gâteau !..

Ces diables d'hommes savent précisément ce qu'il leur reste à faire – Ces gestes-là, ils les ont répétés cent fois. Pas besoin d'ordre. Les sacs à dos vomissent les explosifs. Déjà, Ducournau s'est rapproché de son objectif, suivi de Guillaume, chargé de le couvrir. Il voit la porte blindée de la casemate laissée entrouverte pour permettre à la brise marine et à la fraîcheur de la nuit de pénétrer au cœur des fortifications de béton armé. Le nettoyage du réseau sous-terrain lui apparaît comme une évidence. Presque trop facile ! Il faut toujours se méfier d'un guet-apens.

Le Sergent Daboussy, et le commando Nardeux ont empoigné les fusils lance-grenades et les explosifs – Pépion prend les siens et ils se précipitent contre les murs des bunkers, enfournent en quelques secondes les bengalores dans les gueules béantes des pièces d'artillerie – Vite, le repli !

Juste le temps de s'allonger à terre : Formidables explosions dont le souffle balaie les attaquants. Qui illuminent le réseau de casemates, dont les débris atteignent même les « Regelbaus » latérales et qui font voler en éclat les canons. Fracas dans la nuit, qui à présent, ne leur laisse plus la chance du moindre effet de surprise – Le choc sera frontal.

« Sans pitié », hurle Ducournau, qui se rue vers la porte d'acier – Tous se sont élancés dans son sillage de mort – En quelques secondes, les 35 commandos sont devenus une armée de mille hommes, dans un déferlement de cris, faisant feu de toutes parts de leur Thompsons et s'engouffrant dans les boyaux. Les balles giclent dans les coursives, ricochent contre les murs, balayent tout sur la poussée. Les Allemands s'effondrent, tentent de se regrouper dans la salle de veille, mais doivent refluer dans les entrailles des blockhaus devenus leurs tombeaux.

Jusqu'au médecin-lieutenant Jean Plancke, qui y va de son colt 45, pour « faire nombre » et abat ses cibles comme au stand de tir. Il sera bien temps de prodiguer les soins du médecin militaire qu'il a oublié être pendant l'assaut. De soigner les blessés, s'il en reste.

Farouche résistance de ceux qui ne veulent pas mourir, pris au piège, fauchés par les rafales des assaillants déchainés – De toutes parts, les cris, les hurlements, les corps qui s'écroulent, les grenadiers allemands des 918<sup>ème</sup> Régiment, les « Feldgraus » taillés en pièces, et les commandos qui s'effondrent eux-aussi au fil de leur ruée en avant. Furieuse mêlée où ces jeunes de 20 ans s'étreignent jusqu'à la mort – Il ne faut leur laisser aucun répit, aucune solution de repli, aucun espoir de s'en sortir – De longues minutes de corps à corps, d'une mêlée indescriptible où la compassion n'a pas sa place. Là-haut, il ne peut y avoir aucune demi-victoire ! – Il faut que la place forte tombe – A court de munition, on dégaine le poignard de combat M3. Les commandos finissent le boulot avec une rage décuplée de voir leurs frères d'arme tomber les uns après les autres, sans connaître l'issue de cette bataille, pour cette mère-patrie qu'ils voulaient libérer. Et qui continuent d'être fauchés par les balles des derniers retranchés.

Ils connaissent les ordres – Ne laisser aucun ennemi en capacité de les tuer, dans un dernier sursaut, dans l'énergie du désespoir- Ben Abdeslem tombera à son tour – Raide mort, aux pieds de Daboussy, pour avoir négligé cette règle d'or.

La victoire a choisi son camp – Enfin.

Et pourtant, alors que les tirs s'espacent, que les rares survivants ennemis tentent de se rendre où s'égayent loin de la mêlée, l'humanité qui reprend le dessus. L'instinct de vie qui s'impose sur celui de mort. Elliott, lui aussi, a « morflé ». Le toubib qui range son colt, à court de munitions, pour planter les syrettes de morphine dans la chair de ceux qui respirent encore et qui souffrent – Commandos d'élite et artilleurs ennemis couverts de sang, côte à côte dans l'hôpital de campagne improvisé. On aligne les corps on les compte – C'est un carnage. Et cela ne fait que commencer ; il va falloir nettoyer le reste du Cap Nègre – Mais cela pourra attendre. Les commandos exténués, se ruent sur les rations encore chaudes des occupants qui agonisent – Ils poussent les cadavres et avalent à la hâte la nourriture pour réparer les forces épuisées par le combat. Ducournau s'occupe enfin de sa jambe en sang. Ils mangent en silence, incapables de mesurer la portée de l'exploit qu'ils viennent de réaliser, à seulement 35 gaillards contre des centaines de Boches – Ils ne comprennent pas encore la chance qu'ils ont de sortir vivants de cet enfer – Blessés, mais vivants, de l'assaut de légende dans une forteresse imprenable, qu'ils ont accomplis.

A eux seuls, ils ont neutralisé les canons, conquis 5 forts en béton de 3 mètres d'épaisseur. Ils ont décimé une section d'infanterie de 200 hommes – Et autant de supplétifs Arméniens



et Géorgiens de l'OST LEGION ... Et du côté des assaillants, en proportion, les pertes sont dérisoires.

1h45 : la position a changé de mains. Au dehors, les combats se sont déplacés. Ils font rage à La Fossette, où Jeannerot a été accroché. Les groupes de Texier et de Bellocq ont enfin fait jonction – En bas, dans la crique paisible du Canadel, les 22 chalands de débarquement sont en approche, chargés des 600 hommes du Régiment. Le gros de la troupe va pouvoir débarquer sans encombre sur la « mauvaise » plage, en plein champ de mines dont les caisses empilées révèlent que les Allemands n'ont pas eu le temps de les installer. La « vraie », elle, était truffée d'engins de morts. – Un miracle de plus ! Et poursuivre la mission : débarrasser le Cap Nègre des dizaines de soldats ennemis qui s'y terrent, gagner le mont Biscarre pour verrouiller le dispositif Ouest de l'opération Dragoon. Le Capitaine Ducournau est déchainé, il poursuit, sans tarder, la curée ; obtient la reddition du Capitaine KAOUR avec l'appui d'André Faraggi, il fait poser un bouchon Antichar au château. Il réorganise ses hommes rompus, pour enrayer la contre-attaque de 2 compagnies Allemandes ; tenue en échec par 50 hommes exténués, Ben Asloum y laissera sa peau. Et comme si cela ne suffisait pas, il décide d'outrepasser les ordres de mission et de lancer l'Adjudant Arnould pour libérer Le Lavandou, sans attendre les Américains.

Cette histoire, leur histoire, douloureuse mais magnifique dans la grande histoire de l'armée Française, dans celle du Débarquement de Provence, nous l'avons tous recueillie, année après année, au fil de nos rencontres avec les survivants des Commandos d'Afrique.

Ces retrouvailles du 15 août, celles du souvenir de leurs frères d'armes venus achever ici leurs jeunes vies – Et y reposer pour toujours, à la nécropole du Rayol-Canadel, au mémorial de La Fossette ou au carré militaire du cimetière du Lavandou, pour ne rien oublier de l'exploit, nous l'avons faite revivre lors de chaque commémoration. Pour qu'elle ne s'envole pas de la mémoire collective, qu'elle ne s'éparpille pas au fil du temps – C'est notre devoir à tous d'en préserver la flamme et l'exemple. Parce que pour nous, le Débarquement de Provence, la libération du Lavandou, c'est aux Commandos que nous les devons.

Quelle audace. Quel panache. Quelle grandeur, dans ce Groupe des Commandos d'Afrique, libérateur de notre village, dont nous avons eu l'immense honneur de partager les souvenirs d'une épopée gigantesque qui allait ressembler à un chemin de croix au fil des combats, à Mauvanne, au Coudon, dans les Vosges ... à Cernay, où tant d'entre eux ont péri à leur tour. Où la moitié de leur unité a été décimée. Pierre, sois tranquille ... je te l'ai promis...

Il me semble entendre leurs voix : « Tu te souviens de Chochon ?... Un brave type ce Chochon... et Thorel, tué à la batterie de La Fossette. Il n'a pas eu de bol ... Lui et Ben Bark » et Giuseppi.... Et Pancrazi, enlacé dans la mort avec un officier Allemand qu'il a eu le temps de « dégommer ». Et chaque année, un peu plus, alors qu'ils étaient un peu moins nombreux, « 15 tués chez nous et 30 blessés, c'est cher payé, mais on leur a flanqué une belle trouille et une sacrée raclée »... Et le coup de Bazooka de Maury et de Bonnet, pour les faire sortir du trou... Avec la paie du bataillon tout entier dont les billets volent en l'air »... « Et le pied du Sergent-chef Miara.... Il y tenait, à son pied, l'Avocat ! – Pourtant, on l'a cherché partout ! Il gueulait : c'est le mien ! ... Retrouvez-le, j'y tiens ».... « Ah, qu'est-ce qu'on a rigolé ! ».

Chez eux, la gravité, le recueillement, l'inclinaison des paupières, la larme parfois ... vite balayée par ce que ces héros avaient en commun, par-delà leurs différences, dans la fraternité des armes, par-delà l'émotion et l'évocation de la paume passée sur ces regards trop vite éteints : leur fierté, d'avoir contribué à la résurrection de la grandeur de la France, d'avoir versé leur sang, donné leur vie pour sa libération... Et leur éternel humour, comme un pansement sur la plaie ouverte, comme une dose de morphine contre la douleur toujours vive du frère d'arme tombé à leur côté.

Ah, cet humour « de corps de garde », réfutant toute référence au courage et à la vaillance, tout d'autodérision et de pudeur. Le récit de leurs ripailles dans les bouges de l'Italie libérée, leurs gouailles de jeunes recrues promptes à chaparder dans les cantines des Alliés ; « tu te souviens, quand on leur a piqué leur jeep, à ces Américains... « le Vieux » avait du mal à retenir son rire ... lui qui pourtant ne rigolait pas souvent ». Et ce bouc, leur mascotte, qu'ils saoulaient au vin rouge : « Il était chaud comme nous, lorsqu'on est arrivés ici !... Le bouc d'Algérie qu'on a laissé en Corse.... Il a dû s'en payer, du bon temps, lui aussi »... « Remarque, les canons de là-haut étaient moins bien défendus que les canons de la plage... Tu l'aurais vue, ta grand-mère, nous courir derrière avec le manche à balai... Elle, oui, elle « était redoutable » - et tous, de partir d'un grand éclat de rire. »

Tu vois Pierre, je n'ai rien oublié de tes heures de gloire de libérateur, ni des conquêtes de Jo... C'était ça aussi, votre guerre... Celle de jeunes Français pleins de vie....

Oui, tous ceux là sont bien vivants dans nos cœurs – Et tantôt, lorsque nous lèverons nos verres à vos mémoires, Amis Commandos, un verre d'anisette, bien sûr, vous serez à nos côtés pour chanter à tue-tête « C'est nous les Africains »... à la mémoire de votre unité magnifique et glorieuse, qui avait su métisser des combattants de toutes origines sans autres distinction que celle, partagée, de servir la France et de laisser sa vie pour elle.

« Les Commandos d’Afrique – un beau nom, des titres de gloire, une fière allure – de purs héros, plus beaux que la légende, et surtout plus vrais. Un modèle de l’Armée nouvelle, ou plutôt un exemple », leur reconnaissait le Général De Lattre de Tassigny, au Lavandou, le 13 août 1945.

Alors, tous ceux-là, qui ont libéré Le Lavandou, à qui nous devons tant, se dresseront à nos côtés, superbes, géants, magnifiques – Et reverront le regard malicieux de Jean Plancke, la stature alerte de Pierre Velsch, le rire cristallin de Jo Bonnet, la décontraction feinte de Robert Chiazzo, tous sanglés dans leurs plus beaux uniformes, impeccables et constellés de décorations... de celles gagnées sur les champs de bataille, comme dans les cœurs des belles, par ces conquérants de vingt ans... « Dix-sept », tient à rectifier Jo Bonnet – oui, Jo, d’accord : 17 ; c’est vrai, tu avais falsifié ta carte d’identité pour suivre tes copains... Mais tu t’étais engagé à 16 ans et demi ! 16 ans et demi... ! Respect !

Alors revivra la légende : comme celle de ces onze enfants de Kouba, revenus sains et saufs des combats, au pays, auréolés de la gloire de leurs faits d’armes et de leur régiment décimé. Ils reprendront leurs instruments de musique et, séducteurs impénitents, feront danser les femmes des officiers, tout juste sortis du mitard. Dans leur harmonie, un temps interrompu par le fracas des armes, ils laisseront éclater leur joie, celle de vivre pour toujours.

Et ils joueront à tue-tête pour couvrir le vacarme des rafales et des explosions. Et personne, non personne ne discernera ce petit air de tristesse dans leur regards rieurs d’éternels adolescents.

Personne, non personne ne verra couler sur leur joue cette larme mal retenue et vite essuyée d’un revers de main, pour ceux qui reposent ici – Et qu’ils ont aimés.

Et ils s’aligneront au garde-à-vous, au terme de leur concert, pour crier : « Vive la France ».

Les Commandos d’Afrique, nos Commandos. Ils ont accompli un long et périlleux voyage pour nous rejoindre aujourd’hui, et comme chaque année, il n’en manque aucun. Car les héros ne meurent jamais. Les héros sont éternels.

Mesdames et messieurs, pour les Commandos d’Afrique, nos libérateurs, je vous demande un tonnerre d’applaudissements.

Vive les Commandos d’Afrique, Vive la liberté, Vive la France.

Gil BERNARDI,  
Maire du Lavandou